

Karine Berthelot-Guiet et Stéphanie Kunert (éds),
Communication et Langages, n° 177, 2013
« Les langages du genre : Sémiotique et Communication »



Marta Biagini

Università degli Studi internazionali di Roma, Italie
marta.biagini@unint.eu

Ce numéro de *Communication et Langages*, sous le titre « Les langages du genre : Sémiotique et Communication », coordonné par Karine Berthelot-Guiet et Stéphanie Kunert, s'ouvre sur une première et brève section consacrée à un hommage à Gérard Blanchard. Samuel Goyet, Elsa Tadier et Virginie Vignon proposent une interrogation sur les modalités et la dynamique de l'échange entre l'auteur Gérard Blanchard et la revue *Communication et Langages*, qui a représenté un pilier de sa production critique, comme le montrent les 201 textes qui y sont publiés. Tous les thèmes du graphisme chers à Blanchard sont présents, entre autres : son intérêt pour l'écriture et la mise en page, qui questionne le rapport texte-image ; sa manière d'envisager l'informatique et le numérique (de l'écran au livre et du livre à l'écran) ; la bande dessinée et la calligraphie conçue comme pratique à protéger à travers une opération de sensibilisation envers les pouvoirs politiques, menée depuis la tribune de la revue. L'article de Blanchard « Textes, images et lieux de mémoire », paru en 1975, dans le n. 28 de *Communication et Langages*, où il formule pour la première fois son interrogation de la mise en page comme acte aux enjeux stratégiques et mémoriels, est par ailleurs ici republié.

Par la suite, on entre dans le vif du dossier. Partant du principe que le concept de « genre » a une forte dimension communicationnelle, les coordinatrices souhaitent mettre l'accent sur sa productivité pour la sémiotique du langage, des discours et des images médiatiques, montrant, en même temps, en quoi la sémiotique peut être une perspective féconde pour travailler les constructions discursives du genre en tant qu'objet de recherche. A cette fin, les apports mutuels de la sémiotique/sémiologie et des études sur le genre, articulés aux travaux sur la « sexualité » dans la langue et sur la déconstruction multimodale et interactionnelle du genre, sont proposés.

La première partie du dossier se penche alors sur « la vie des textes et des images *au sein de la vie sociale* » (p. 52). D'entrée de jeu, Virginie Julliard introduit le genre à la fois comme un objet de recherche et un outil conceptuel qui peut permettre d'appréhender tout autre objet de recherche. L'A. propose

une réflexion sur la possibilité de poser les bases d'une « sémiotique de genre » (p. 59), en référant à des acceptions spécifiques, à la fois du genre et de la sémiotique. D'une part, les conceptualisations du genre retenues relèvent de la réflexion sur sa « naturalisation », à déconstruire, et sur sa performativité, renvoyant à son élaboration discursive (sans qu'il y ait nécessairement de visée politique - alors que les performances de genre renvoient à une théâtralisation des identités qui est, quant à elle, stratégique). D'autre part, c'est une socio-sémiotique attentive à la dimension sociale des textes médiatiques qui est prise en compte, intégrant une perspective pragmatique intéressée au contexte de l'énonciation. La sémiotique de genre envisagée se doit alors de focaliser les rapports sociaux de sexe et les rapports de pouvoir qui s'expriment dans le dispositif de communication concerné. En particulier, c'est l'écriture numérique qui fait l'objet d'une démarche sémiotique qui se traduit ici dans l'exploration de la construction des identités de genre sur un site de rencontres amicales pour les *seniors*, à savoir les internautes de plus de 50 ans, appelé *Quintonic*. Ce site représente un espace où l'internaute s'exprime par des moyens divers, en construisant par là son identité et une image de soi plus ou moins proches des représentations conventionnelles de la masculinité ou de la féminité. Articulant la dimension technique, politique, sociale et sémiotique, l'objet « identité numérique » est alors saisi grâce à une palette de signes tels que : le positionnement de l'instance éditoriale manifeste dans le type de renseignements demandés, les déclarations et les résultats de l'activité de l'internaute, les produits du calcul du dispositif technique, par exemple le nombre d'amis ou le nombre de fois qu'un pseudo apparaît lorsque la personne est en ligne. En se focalisant d'abord sur les formulaires d'inscription, ensuite sur les pages « profil » et les articles parus dans le magazine, enfin sur les entretiens avec la directrice du site et l'« ambassadeur » du groupe de Paris, l'analyse sémiotique de *Quintonic* révèle le poids considérable du schéma binaire de la différence de sexe et l'absence de questionnement vis-à-vis de tout ce qui relève de l'hétéro-normativité. Or, d'une part, on observe que l'instance éditoriale elle-même met en scène les normes de genre traditionnelles sans les remettre en cause ; d'autre part, que les commentaires des internautes témoignent souvent d'une certaine « agentivité », à savoir la capacité à agir dans le sens d'un déplacement des normes de genre, interrogeant les rapports de sexe (comme cela est montré par un échange sur l'homoparentalité d'un veuf et par certains articles de la rubrique « Mode »). L'A. en conclut en soulignant que même si le plus souvent il paraît plus aisé pour les seniors de *Quintonic* de critiquer les inégalités sociales entre les sexes (la question des différences de salaire par exemple) que de prendre du recul vis-à-vis de certaines normes

de genre (p.72), la coexistence de plusieurs registres expressifs s'avère apte à stimuler la réflexion des internautes à l'égard du genre et de la place qu'il tient dans leur construction identitaire.

Marlène Coulomb-Gully s'attache, quant à elle, à analyser l'ethos de genre de l'hebdomadaire le *Canard Enchaîné*, qui aura cent ans en 2015. En s'appuyant sur les quelques études qui lui ont été consacrées, une lecture genrée de l'histoire du *Canard Enchaîné* est proposée, allant de la fondation du magazine par Maurice Maréchal, pendant la première Guerre Mondiale, à la gestion de sa femme, Jeanne Marechal, qui, après sa mort, préside le conseil d'administration pendant 30 ans, jusqu'aux actualités les plus récentes. Depuis ses origines, le *Canard Enchaîné* assume explicitement une identité masculine, comme le montrent : l'homosocialité masculine des thèmes traités - lutte contre la censure, la guerre, l'Eglise, la presse, le pouvoir politique ; la sociabilité virile des collaborateurs du *Canard*, caractérisée par un esprit dionysiaque dont les éléments constitutifs sont les banquets, les rigolades et les femmes ; une forme de ségrégation, à la fois horizontale et verticale, des femmes qui y ont travaillé, cantonnées dans des spécialités considérées comme typiquement féminines (rubrique société, vie quotidienne, santé, mode, culture, etc.), sans avoir la possibilité d'atteindre les sommets des grands titres de la presse nationale (politique, défense, économie, etc.). De plus, le genre même de la satire entre en résonance avec l'ethos irrévérencieux et masculin du *Canard*. Au fil des siècles en effet, les écrits des femmes ayant été cantonnés dans l'espace privé et considérés comme dépourvus de tout intérêt public, la satire, comme le pastiche, comme bien d'autres formes de l'expression littéraire, ont été des espaces de production discursive déclinés exclusivement au masculin. Enfin, l'A. s'attarde sur les rubriques féminines et pseudo-féminines du journal, signés par des hommes, et notamment sur le cas de la rubrique « La Valérie T. si je mens ! », qui voit le jour en juin 2012. Tout en ayant comme cibles François Hollande et la connivence d'une partie du monde du journalisme avec le monde politique, cette rubrique s'avère un banc d'essai où l'on peut vérifier, encore une fois, tous les stéréotypes liés à l'écriture au féminin : l'initiale en lieu et place du nom renvoie au codage de l'écriture diaristique, le ton est celui d'un journal intime animé par une mégère autoritaire dont le principal objectif est la conquête et possession d'un homme. Finalement, s'il est vrai que l'homme en question n'est pas le sujet du discours, il en demeure néanmoins l'objet principal. Le dispositif parodique empêche sans doute d'identifier qui est responsable des propos énoncés ; la question que l'A. pose est alors la suivante : s'agit-il réellement d'ironie ? Cela

n'est pas sûr car, en effet, il paraît qu'« on rit moins ici avec les femmes qu'on ne rit d'elles » (p. 90) et que l'imaginaire qui s'exprime est bien sexué et sexiste, en phase avec l'ethos masculin du *Canard*.

Anthony Mathé, par la suite, illustre un parcours d'analyses expérimentales, investissant le mot, l'image et l'énonciation, dans le cadre d'une réflexion sur les phénomènes médiatiques et les constructions genrées. En tant que sémioticien, il se consacre au motif de l'« icône gay » prenant en compte le pouvoir symbolique et la force de séduction de certaines personnalités médiatiques qui jouent sur les frontières masculin/féminin. Les usages linguistiques et médiatiques de « l'icône », tels qu'ils peuvent être saisis dans le dictionnaire, dans la presse, sur le Web ou dans la vie quotidienne, sont d'abord discutés. On voit alors que l'icône n'est pas une idole, car « on se *retrouve* en icône et on admire une idole » (p. 97), mais une image dont la séduction touche à la forme de vie nouvelle qu'elle représente, à la réappropriation d'un style de vie qu'elle incarne, en passant par la transformation et la réinvention des normes. L'icône gay, quant à elle, résulte être apparentée à une variété et une richesse de personnages qui ont en commun le fait d'être des célébrités, quelque soit le sexe et quelque soit le genre, ayant un *impact* particulier sur les communautés LGBT, en raison de leur propre histoire personnelle ou de leurs engagements particuliers. Quel rôle joue alors le processus communicationnel et d'appropriation médiatique du genre dans la constitution d'une icône gay ? Pour ce qui est de l'icône gay masculine, les exemples du rugbyman Gareth Thomas faisant son *coming-out* à la Une de l'*Equipe magazine* de février 2010 et du calendrier des rugbymen français, nus et aux corps sculpturaux, montrent que l'iconographie gay masculine émerge en mettant en scène une hyper-masculinité, à l'opposé des stéréotypes qui associent systématiquement gays et posture efféminée, construisant des objets érotiques qui peuvent séduire aussi bien des hommes que des femmes, en raison surtout de leurs exploits dans le sport. C'est l'érotique qui prévaut. Pour ce qui est de l'iconographie gay féminine en revanche, Lady Gaga représente un exemple de personnalité protéiforme dont la capacité de comédienne à (re-) interpréter des rôles (lesbienne, hétérosexuelle, *punk*, *queer*, manga, militante etc.) signifie une vérité singulière, une façon particulière d'être au monde, un mode d'existence « au-delà du genre et malgré le sexe » (p. 108). A différence de la distinction pointée par l'iconographie des rugbymen, son hyper-féminité devient alors une stratégie pour déconstruire, dépasser et passer au mode burlesque, en refusant d'être victime du regard des autres.

La deuxième partie du dossier est consacrée à deux entretiens, qui se

focalisant sur les dimensions linguistique et langagière de la construction du genre. Karine Berthelot-Guiet et Stéphanie Kunert commencent le premier entretien avec Anne-Marie Houdebine, professeur émérite de linguistique et de sémiologie à l'Université Paris Descartes et psychanalyste, en lui demandant de revenir sur son propre parcours qui, allant de la linguistique et de la phonologie à la sémiologie de l'image, de l'analyse de la langue et du langage ordinaire à l'analyse du langage publicitaire, se montre varié et riche, tout en suivant le fil rouge de son intérêt pour la différence construite des sexes, c'est-à-dire la « sexualité ». Invitée à s'exprimer sur plusieurs thèmes (dont, entre autres, les apports de la sémiologie de Barthes, la notion de « genre », reprise de l'anglais « gender », et la façon dont elle a été retravaillée en France, le concept de « valence différentielle de sexes », son expérience auprès de la Commission de terminologie pour la féminisation des noms de métiers), Marie Anne Houdebine rappelle avoir toujours opéré des mises au jour et des déconstructions : la publicité, les affiches politiques, la peinture, le cinéma, les caricatures, etc., sont autant de dispositifs qu'une sémiologie des indices permet d'interpréter, en en dégagant des traits récurrents et en utilisant les données externes, culturelles, et la subjectivité de l'analyste-sémiologue. Dans cette perspective, la sémiologie et la linguistique (en tant qu'outil fondamental pour une grammaire du système de signes) s'avèrent bien fonctionner ensemble pour travailler à la déconstruction critique des rapports sociaux de sexe dans le discours.

Dans l'entretien qui suit, Luca Greco, sociologue et linguiste de formation, maître de conférences à l'Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle, interrogé par Stéphanie Kunert, retrace quelques perspectives et objets explorés autour de pratiques de construction et de déconstruction politique et critique des catégories de sexe. Les outils de la linguistique et de l'ethnométhodologie, ainsi que le concept de genre mobilisé par le chercheur, sont mis en perspective à travers plusieurs questions et questionnements qui donnent lieu à une conversation riche et intéressante. Entre autres, on discute : de la naissance du réseau Genre et langage, projet collectif mené en collaboration avec Maria Candea afin de créer un espace de dialogue, de discussion et de recherche autour des croisements possibles entre genre, sexualité et langage ; de l'articulation entre les travaux de Judith Butler sur la performativité du genre et ceux d'Erving Goffman sur les interactions, qui permettent tous deux de développer des analyses du soi dans une perspective multi-sémiotique ; de la notion d'*agentivité* comme ayant le pouvoir de mettre les acteurs dans la condition de se réapproprié de façon créative un code défini comme dominant, sans qu'il y ait pérennisation des normes contestées ; de la façon dont les

notions de *performance* et de *performativité* sont mobilisées par Luca Greco au cours des ses terrains (i.e. les ateliers drag kings à New York). L'entretien se termine sur une idée qui émerge avec force : pour travailler sur le genre et la sexualité, l'interdisciplinarité s'avère incontournable car elle amène à cette « désorientation disciplinaire et méthodologique » (p. 132) qui, seule, permet de mettre en question bon nombre de présupposés théoriques, analytiques et méthodologiques afin d'ouvrir à la pluralité et au métissage des objets et des méthodes, dans la direction d'une « *queerisation* des approches » (p. 133).

Enfin, le dossier conclut par un troisième volet représenté par la contribution d'Emeline Seignobos, « Les discours présidentiels aux Archives Nationales : l'urgence de la postérité ». L'article se propose d'esquisser un portrait des présidents de la Ve République grâce à une investigation menée auprès des Archives Nationales sur des manuscrits de discours des présidents. Une réflexion est alors développée sur cette rencontre entre le matériau archivistique, son élaboration, son organisation et l'analyse des discours. Pris en compte en tant que lieux mémoriels parlants, ces manuscrits s'avèrent en effet être un matériel dynamique mettant en scène une double image des présidents, allant de la présentation « transparente » d'un soi intime, exhibant des ratures et l'émergence des émotions, à l'élaboration d'une image officielle et de sa *persona* publique, savamment orchestrées.